



20 ANS D'ETHNOPSCHIATRIE (GENÈVE, 2 OCT. 2021)

MONDE VISIBLE, MONDE INVISIBLE : FRONTIERES, PASSAGES, CONNEXIONS  
Quand les représentations traditionnelles éclairent les représentations modernes de la Conscience.

# Soigner les relations

## Le compagnonnage entre les humains et les esprits à Zanzibar

Conférence de Marco MOTTA

Mesdames, Messieurs, Chers collègues, chers amis,

Je voudrais tout d'abord remercier chaleureusement l'équipe de l'AGE – en particulier Franceline, Daria, Eva, Catarina et Isabelle – pour avoir créé cette magnifique opportunité de rencontre et organisé cette journée qui s'annonce passionnante.

J'étais très heureux lorsque nous nous sommes rencontrés en 2012, alors que je rentrais d'une année passée à Zanzibar dans le cadre de ma recherche doctorale en anthropologie à l'Université de Lausanne. J'avais écrit un article dans Le Courrier qui s'intitulait : « Lorsque les esprits cultivent l'altérité » qui avait retenu l'attention de Franceline. Sur ce, je suis allé à Genève la rencontrer et une amitié est née.

Avec l'équipe soignante de l'époque, nous avons travaillé une première fois chez toi, Franceline, dans ton salon si accueillant, sur les questions relatives à la multiplicité des voix qui habitent les êtres humains. Je me rappelle avoir été impressionné par le désir de chacun de créer les conditions pour une véritable conversation par laquelle on se laisse transformer ; j'étais séduit par cette manière d'être à l'écoute tout en cultivant une exigence de pensée. Avec vous, j'ai appris à voir avec plus d'acuité encore le travail que suppose la rencontre avec



l'autre ; un « travail », au sens peut-être où l'entendent mes amis de Zanzibar, c'est-à-dire un façonnage, un ouvrage, un labour, une culture.

Les relations ne sont pas données ; elles se façonnent de toutes sortes de manières ; on œuvre, non seulement à les rendre possibles, mais également à les rendre vivantes, durables et, si possible, joyeuses. Elles supposent également, comme on dit, un terrain d'entente, quelque part où l'on peut à la fois célébrer nos accords et faire vivre nos désaccords, s'embrasser et se fâcher sans que la paix soit menacée et tout en continuant à cheminer ensemble, tantôt dans la discorde, tantôt dans l'harmonie. De toute évidence, il faut un sol aux relations, si possible fertile, d'où elles peuvent croître, fleurir, faner et renaître. Être en relation, cela doit donc être cultivé ; en effet, je l'ai dit, c'est une culture. C'est même tout un art.

Durant ce qui me reste de temps, j'aimerais vous emmener sur l'île de Zanzibar pour vous donner un petit aperçu de ce qu'est l'art de vivre avec les esprits.

## Contexte de la recherche

Sur une période de plus d'une décennie (2005-2016), j'ai partagé pendant vingt-six mois la vie quotidienne de Tanzaniens et de Zanzibaris. J'ai séjourné à divers endroits de cette région swahiliphone de l'Afrique de l'Est, mais je me suis établi en résidence prolongée sur l'île d'Unguja, dans l'archipel de Zanzibar. C'est là que j'ai fait mes premiers pas aux côtés de ces personnes qui vivent une vie d'hôte pour les esprits.

Ma recherche – que j'ai publiée dans ce livre, *Esprits Fragiles* – porte sur le compagnonnage entre les humains et les esprits. Dans les quartiers les plus défavorisés de la capitale de Zanzibar, ces esprits aux multiples visages partagent les vies des humains dans lesquelles ils interviennent tantôt comme alliés, tantôt comme adversaires. Au travers d'étroites collaborations ou d'affrontements dévastateurs, humains et esprits partagent un monde ordinaire dans lequel ils sont aux prises avec les mêmes problèmes. Dès lors, obligés



de cohabiter, au risque de se nuire parfois fatalement, ils doivent sans cesse trouver des moyens de pacifier leurs relations. C'est un travail au jour le jour : il faut pouvoir se réaccorder dans des environnements où les raisons d'entrer en conflit sont innombrables. Ce travail a lieu dans les foyers et au sein d'un complexe rituel appelé « *uganga* ». L'*uganga* est une médecine, une cure, un soin ; c'est aussi une fête, une célébration, un rituel. C'est une thérapie de groupe, un espace communautaire où l'on « fait monter » et accueille les esprits dans les corps. Parce qu'il faut bien leur faire une place et leur donner la parole, il faut aussi leur donner corps, et c'est là que la voix de ceux avec qui il va falloir entrer en matière peut se faire entendre. Ce n'est qu'une fois l'esprit installé dans le corps de son hôte (sur sa « chaise », disent les Zanzibaris) que des réponses aux problèmes peuvent être trouvées. Ce livre est une étude de la manière dont les femmes et les hommes des quartiers pauvres répondent collectivement et de manière créative à la vulnérabilité et aux incertitudes inhérentes à la vie ordinaire.

Il existe plusieurs termes génériques pour qualifier les esprits qui montent dans les corps, dont *masheitani*, *majini* ou *madudu*. Ils désignent des entités alternativement bienveillantes et néfastes, ayant le pouvoir à la fois de nuire et de guérir.

Les esprits ne sont pas des entités abstraites, désincarnées ; c'est même tout le contraire : ils ne se manifestent qu'incarnés (dans nos corps d'humains, nos voix, nos rêves, nos pensées, des visions, dans l'imaginaire). Ils partagent avec nous un bon nombre de caractéristiques : ils ont un âge, un genre, des noms, une généalogie, une provenance, un ou des lieu(x) de résidence, une appartenance communautaire, une religion ou une absence de foi, des tempéraments, des émotions, des comportements, des opinions, des goûts, des désirs, et parlent différentes langues.

Les esprits entrent en contact avec les humains pour plusieurs raisons :

- D'abord, les symptômes : ceux d'une affliction due à un esprit sont souvent qualifiés par des privations : incapacités de tout genre, impuissance, atonie, insomnie, indigestion, anorexie, aphasie, aphonie, etc.
- Héritage



- Séduction
- Piège / Attaque (*uchawi*)

## L'*uganga*

Les Zanzibaris parlent de l'« *uganga* » comme d'une médecine. C'est un ensemble de dispositifs, de techniques et de gestes thérapeutiques qui ont pour but de pacifier la relation des patients malades avec les esprits qui les affligent. La spécificité de l'*uganga* par rapport à d'autres formes de traitement, c'est qu'on y fait monter les esprits dans les corps.

Sur la côte swahilie, on qualifie le processus d'incorporation des esprits en disant : *kupandisha masheitani kichwani*, soit « faire monter les esprits à la tête ». On utilise la forme causative du verbe « monter », c'est-à-dire : « faire monter », « hausser », « élever ». On dit de quelqu'un qui a « déjà fait monter » ses esprits qu'il « a été monté », d'où la fréquente utilisation du terme « chevauchement » par les ethnologues.

On appelle cela communément la « possession », mais c'est très inexact, puisqu'à Zanzibar, on n'est pas possédé par des esprits, pas plus qu'on ne les possède ; plutôt on « est avec », on chemine ensemble, on est en compagnonnage, et il arrive qu'on soit sous l'emprise d'un esprit, manipulés ou trahis. On verra lors de la table-ronde que l'idée même de possession – et la peur qu'elle suscite en Occident – est une manière très ethnocentrique de voir les choses, et dérive d'une conception moderne du sujet maître de lui-même, en pleine possession de ses moyens. J'y reviendrai, j'espère.

Les séances de soin ont généralement lieu au cabinet du thérapeute-guérisseur. Elles se font toujours à plusieurs : le ou la patient.e est généralement accompagné.e d'un ou plusieurs membre(s) de la famille ou d'un ami. Le guérisseur en chef, quant à lui, travaille avec ses assistants (des initiés, souvent d'anciens patients). Ce sont les co-thérapeutes. Certains sont polyvalents, d'autres ont des rôles bien définis. Par exemple, untel est responsable des libations et de l'encens ; tel autre de guider les chants rituels ou de battre des



rythmes ; d'autres encore s'occupent d'allumer le feu et préparer les décoctions médicinales, ou de veiller au bon déroulement des séances et de répondre aux imprévus.

L'acte thérapeutique dans l'*uganga* consiste à faire alliance, bien que toujours provisoire, avec les esprits qui nous affligent. C'est pourquoi, dans la langue des initiés, on parle de « mariage » lorsqu'on réfère à la thérapie. Il s'agit de trouver un accord afin de pacifier les relations avec eux. En bref, nous n'avons d'autre choix que d'apprendre à vivre ensemble, au risque de se nuire mutuellement. Il faut donc voir les rituels de cure *uganga* comme des scènes ou des dispositifs qui permettent à de nouvelles possibilités d'émerger, qui ouvrent la voie sur une nouvelle intelligence des relations.

## Qui est Sele ?

Le protagoniste principal du récit qui va suivre – et qui est inclus dans le livre – s'appelle Sele. Né en 1990, il était un jeune de vingt-et-un ans lorsque je l'ai connu. Il est l'aîné d'une famille de huit frères et sœurs, résidents pour la plupart d'entre eux avec la mère, divorcée, et la grand-mère, une ancienne guérisseuse, aujourd'hui décédée. Sele a appris de son père, peintre encore actif dans la capitale, les techniques de peinture locale. Il peint lui aussi des toiles qu'il espère vendre aux touristes de passage. Mais à cause d'une hiérarchie complexe des territoires qu'occupent les nombreux peintres de la capitale, il expose dans une rue peu fréquentée de la médina. Ses affaires lui rapportent à peine de quoi subsister quelques jours par mois. Le reste du temps, il s'en sort dans les rues des quartiers pauvres de la ville, en squattant par-ci et par-là la chambre d'un ami ou un couloir chez la famille. Il est aussi un des meneurs d'un groupe de jeunes déshérités qui s'appellent eux-mêmes les Zombies, avec qui il a investi une maison décrépite qu'ils occupent depuis lors. De petites affaires plus ou moins légales leur assurent de quoi survivre : petits jobs temporaires comme dockers ou porteurs ; revente d'habits récupérés, de cigarettes, ou de cartes pour téléphones ; deal de marijuana ou d'héroïne en petites quantités ; maraudage ou extorsions ; services rendus au voisinage et à la



communauté du quartier. Lorsque je l'ai connu, Sele mangeait souvent à peine un repas par jour. Il souffrait d'une sous-alimentation et d'une fatigue chronique. Sele est devenu un confident, un ami, un frère avec qui j'ai partagé quotidiennement l'ensemble de mon parcours dans l'*uganga*. Mon itinéraire dans les quartiers pauvres et dans les rituels est tout entier tributaire de cette relation avec lui. J'ai cheminé à ses côtés et fréquenté les gens qu'il fréquente d'ordinaire, dont les quatre groupes rituels auxquels il participe régulièrement en tant qu'initié et, souvent, en tant que « malade ».

Dans ce qui suit, je ne vais pas vous parler de rituels, mais d'une scène de la vie quotidienne tirée du récit qui se trouve dans mon livre. J'ai choisi à dessein de déplacer la focale. Une des choses que j'ai apprises avec le temps, c'est qu'on ne peut pas comprendre ce qui se joue dans les rituels thérapeutiques si on ne comprend pas la manière dont les esprits interviennent dans la vie des humains, dans l'espace domestique ou dans la rue (il faut imaginer la rue, l'espace public, comme une extension de l'espace privé dans les quartiers pauvres surpeuplés). C'est pourquoi j'aimerais m'arrêter sur une scène de la vie domestique plutôt que thérapeutique, et interroger ce qu'un tel événement requiert comme posture. Nous pourrions ensuite, si nous avons le temps lors de la discussion, faire des liens avec le processus thérapeutique.

C'est le 18 janvier 2014. Cela fait depuis 2005 que je me rends régulièrement en Tanzanie. J'ai rencontré Sele en 2011. Je précise au préalable que Sele a cinq esprits : Simba, Babu, Mkunga, Nahodha, Maimouna. Ici, il sera question de deux d'entre eux : Babu et Simba.

Le récit dans le livre est un récit à la deuxième personne, en « tu » donc, au présent, et se déploie en une phrase unique, sans point, avec la virgule comme seule marque de transition. Je voulais donner à sentir le rythme, la pulsation de la vie ordinaire partagée avec les esprits au travers de la forme de l'écriture elle-même. Je n'ai jamais eu l'occasion d'en faire la lecture publique, et ne sait donc pas si cela va fonctionner à l'oral ou pas. C'est une première. J'ai longuement hésité, mais Sele m'aurait dit : « essaie ! » Alors essayons.



18 janvier 2014, pp. 108-

Sele et toi vous errez dans le quartier après avoir passé la journée avec Akil à rendre visite aux voisins malades, c'était une fin d'après-midi exceptionnellement intense, tu as pour la première fois discuté ouvertement et en groupe avec une quinzaine de jeunes de leurs problèmes quotidiens, ces jeunes désœuvrés qui se regroupent en clan pour mieux survivre, les Zombies, qu'ils s'appellent, c'est eux qui tiennent le haut du pavé ici, Sele est un de leurs chefs parce qu'il est aussi l'un des plus âgés,

lui et Akil ont organisés un meeting aujourd'hui, histoire de prendre le temps de parler sérieusement pour une fois, et pas comme ça se fait d'habitude dans la rue entre les blagues et la drague, manières évidentes d'esquiver le sujet, c'était dur d'entendre le trémolo dans les voix de ces mecs endurcis lorsqu'ils se sont mis à parler de la violence dans les familles, les larmes au coins des yeux lorsqu'ils ont évoqués la faim et le combat quotidien pour quelques sous, tu t'es retrouvé au pied du mur lorsqu'ils t'ont tous regardé en demandant ce que tu allais faire maintenant, tu t'es tout simplement trouvé idiot, seul et sans réponse,

il te faut une clope, Sele et toi vous fumez au coin d'une maison en taquinant les enfants qui rentrent de l'école, puis vous passez dire bonjour au groupe de Mwalim Aziz pour voir ce qui s'y passe, t'aurais envie d'un peu de chant, de musique, quelque chose qui te détende après cette journée difficile, quelque chose d'un peu joyeux et léger mais il y a rien aujourd'hui, pas même un malade à soigner, il y a pas d'argent qui circule ces temps, donc pas d'*uganga*, les quelques initiés qui traînent à l'ombre ou font la sieste à l'intérieur ne sont pas d'humeur, tout le monde croule dans la torpeur, la seule activité en cette fin d'après-midi c'est Rahma qui nettoie les grosses marmites,



à l'arrière de la maison vous vous asseyez sur le petit muret qui jouxte la place sur laquelle vous avez tant de fois dansé, ce terrain sablonneux, défoncé, sur lequel t'as déjà écorché mille fois tes pieds,

vous dites pas grand-chose mais vous pensez tous les deux à ce qui vous lie, et vous riez sans rien dire, tu sors les deux dernières clopes de la poche de ta chemise, Sele te tend une boîte d'allumettes, t'avais envie de cette cigarette avec lui, juste là, maintenant, vous fumez dans le calme, côte à côte vous regardez droit devant vous sans rien dire, vous écoutez, c'est tout, des voix étouffées émanent d'un peu partout, de l'intérieur des maisons, des rues adjacentes, quelques cris d'enfants, et ceux des mamans qui grondent ou qui rigolent, le ciel est sombre déjà, rien ne bouge vraiment, sauf des volutes de fumée qui disparaissent paisiblement au-dessus de la tête, des poules se précipitent devant une porte qui crache un reste de riz, et quelques corbeaux croassent sur les cocotiers,

l'un de vous commence à parler, ça commence par un merci, un merci sincère en disant un truc banal, une phrase à la con mais qui dit l'amitié, la gratitude et l'immense joie que vous éprouvez de vous être connus, vous vous mettez à parler de vous deux, de votre relation, de tout ce que vous vous devez, vous réalisez à quel point vous ne pourriez pas exister l'un sans l'autre en ce moment, t'essaies de lui expliquer la dette que t'as envers lui parce qu'il t'ouvre toutes les portes, oui toutes, celles de sa propre vie, de sa famille, de ses amis, de l'*uganga*, alors il fait pareil, il sait pas comment te dire qu'il a personne d'autre comme toi ici, quelqu'un qui l'écoute vraiment, en qui il a confiance, une confiance absolue, parce qu'ici, les gens c'est pas très fiable, la vie elle-même n'est pas très fiable, il t'explique aussi, comme il l'a déjà souvent fait, qu'il a besoin d'un toit pour vivre, et d'un moyen de gagner de l'argent convenablement, il te dit combien il est désolé de te reparler de ça, de quémander à nouveau, il s'excuse mais il peut pas faire autrement,

il pense ouvrir une salle de jeux de quartier avec deux ou trois écrans et autant de consoles, ou alors, si t'as assez d'argent pour ça, vous pourriez investir ensemble dans un petit



hôtel, un bar-restaurant au bord d'un lagon, avec de bons plats swahilis et de la bonne musique, un jardin potager luxuriant, comme ça vous dépensez pas inutilement votre argent au marché, un truc modeste, quelques bungalows que vous louerez aux blancs prêts à se faire plumer, ce qui vous permettra à chacun d'avoir votre propre maison, lui y logera à l'année avec son ex-femme et sa fille, il en sera le gérant et s'occupera de tout tandis que toi tu viendras te reposer et passer du temps avec ta femme une ou deux fois par année quand les vacances te le permettront, alors vous serez tous réunis, vous trinquerez au nom de cette vie devenue si douce et si simple,

vous imaginez ensemble l'emplacement, quelque part sur la côte est, proche d'un village de pêcheur mais à la lisière des bois, au bord de la plage inoccupée près de la cocoteraie qui fait l'ombre jusque sur le sable, vous imaginez la carte des mets, des riz pilaw ou biriyani, des soupes de poulpe au tamarin, des crevettes au lait de coco, du ragoût de bœuf aux légumes, des brochettes de rougets, et les épices qu'il faut pour ça, cannelle, cardamome, muscade, girofle, gingembre, safran, vanille, oui c'est ça, et les arbres que vous planterez pour faire les jus, bananiers, papayers, goyaviers, manguiers, sans oublier la canne à sucre pour les cocktails, et quelques avocats, ça se mélange bien à l'orange et au melon, et le poulailler bien sûr, il faut des œufs tous les matins et de la volaille fraîche pour l'émincé à midi, et les chèvres ! oui ! des chèvres pour les grillades du soir, les gosses du village s'en occuperont pour quelques kopecks, alors que vous irez acheter le poisson à l'aube directement aux pêcheurs qui reviennent du récif, homards, barracudas, mérours, espadons, raies tigrées, murènes tachetées, requins corail, et il faudra un bon emplacement pour le feu autour duquel vous boirez allongés dans des hamacs de bonnes pintes de Safaris bien fraîches,

soudain quelque chose bouge, quelque chose derrière votre conversation, un frisson fige le flot de paroles, dans la nuit du fourré dans votre dos, derrière le mur, les herbes frôlées par une rumeur nocturne, tu l'as entendu toi aussi, c'est pas normal, enfin, quoi, c'est pas un chat, ni un rat, ça n'a rien d'animal d'ailleurs, bon, peut-être que oui finalement, mais pas de ceux que tu connais en tout cas, ton esprit tourne à toute allure tout d'un coup, cherche à se



raccrocher à ce qu'il connaît mais il y a rien à faire, ça coupe court à votre discussion, Sele semble préoccupé, il se lève et te prend par la main, elle frissonne, il faut partir, vous faites quelques pas et il s'arrête, il vacille légèrement, il te dit qu'il a des vertiges, alors tu comprends, ce sont les *madudu*, les « insectes » comme ils disent, faut faire attention à ce genre d'endroits à la tombée du jour, tu le savais, Sele aussi, c'est comme la plage la nuit ou les cavernes en pleine campagne, c'est habité ces coins-là, un terrain vague peu fréquenté, une broussaille abandonnée entre deux maisons effondrées, c'est le logement idéal pour ces rôdeurs invisibles, vagabonds des espaces laissés en friche par les hommes, certains menacent et pourraient te monter insidieusement à la tête sans même que tu t'en aperçoives, mais plongés dans votre discussion, vous n'avez rien vu venir, bon, faut y aller, vous traversez la placette à petits pas, Sele rote, quelques spasmes le secouent et syncopent sa marche, il est comme irradié, vous vous arrêtez dans une ruelle peu fréquentée, juste à l'arrière de son taudis, à peine vous vous êtes assis sur des pneus à moitié enterrés que le blackout vous plonge dans l'obscurité, ces coupures de courant qui tous les jours usent la patience des habitants, heureusement que la lune éclaire aujourd'hui,

Akil apparaît comme une ombre au coin de la maison, fraîchement douché, il sent bon, il a un rancard, il débarque en gentleman mais comprend tout de suite en nous voyant, Sele lutte, tremble, éructe, il a des convulsions, ses yeux s'écarquillent et se révulsent, son regard bascule vers l'arrière et son corps se raidit, sa tête cherche à monter le plus haut possible vers les étoiles alors que ses fesses semblent collées au pneu, tout son tronc cherche à s'allonger, une force l'écartèle si fortement qu'il en fait de sales grimaces, il prend appui sur ses deux mains comme si la dernière partie de lui-même qui était encore là essayait, dans un sursaut de conscience, de tenir en équilibre, il essaie de dire quelque chose, il bute dix ou quinze fois sur chaque mot, c'est incompréhensible, mais vous devinez qu'il veut un soda et une cigarette, tu donnes l'argent à Akil qui disparaît,



d'une main tremblotante et d'un voix de vieillard il se présente comme « Babu », le grand-père de Sele, il dit qu'il a des choses à te dire à propos de son petit-fils mais commence par te remercier d'être là pour lui, il t'apprécie beaucoup, alors il demande de l'aide, Sele est dans la dèche, ça tu le savais et tu le lui dis, une complicité se noue déjà, bien, il te rappelle qu'il faut acheter les bagues, il faut faire des efforts parce que Sele est malade, il te le répète plusieurs fois, d'accord, t'as bien compris que c'est important, tu t'en rappelleras, et d'un ton paternaliste, il t'explique que Sele se comporte comme un adolescent, qu'il faut qu'il cesse, surtout de se battre, il y a trop de colère en lui, et Simba l'excite et l'incite à cogner, c'est une mauvaise fréquentation, il faut qu'il se gaffe, ça va mal finir, les blessures, l'hôpital, la prison, la mort, il en est jamais loin,

Akil revient avec la marchandise, Babu fume et boit une partie de son coca puis te le passe, t'avales une gorgée avant de tendre la bouteille à Akil tandis que Babu l'intercepte sèchement et la reprend, Akil avec un sourire complice te dit « *ni chake hichi* », « c'est sa bouteille ça », c'est lui qui décide qui boit et qui ne boit pas, c'est pas toi, ok, vous restez un petit moment silencieux pendant que Babu finit en tremblotant sa cigarette, tu le regardes la fumer jusqu'au filtre et manger les cendres qu'il a amassé dans le creux de sa main, sans te regarder, il te dit que les grands-pères aiment ça, il répond à une question que tu n'as pas posée, Babu répète ce qu'il t'a dit à Akil, Sele doit se calmer, il doit le lui rappeler aussi, Akil le remercie de ses bons conseils et tente de prendre congé poliment, « maintenant que t'es venu, dit Akil, que tu nous a salué, le temps est venu pour toi de t'en aller », mais Babu reste, c'est son côté coquin et provocateur, il semble n'avoir pas tout dit et prend plaisir à partager ce moment avec vous deux, ça fait sourire Akil qui te regarde comme pour dire qu'il n'y a rien à faire, qu'il restera autant qu'il veut, alors Babu veut une deuxième cigarette, Akil dit qu'il en a pas et montre patte blanche, mais Babu lui tâte immédiatement les poches et en trouve une, il a très bien vu combien d'argent tu as donné à Akil, et sait très bien combien coûte un coca et une cigarette, et il connaît suffisamment Akil pour savoir qu'il en profiterait pour s'en payer une au passage, sorte de taxe pour le service rendu, mais Babu le prévient



fermement de pas essayer de lui cacher des choses, qu'il voit tout, Akil rit de sa tentative de dissimulation, les deux semblent jouer un jeu complice, ils se connaissent bien, c'est certain, Babu te donne sa cigarette après en avoir fumé la moitié, comme lorsque vous êtes les deux, Sele et toi, et qu'il vous en reste qu'une, vous partagez toujours,

Babu appelle Mustafa, le petit frère de Sele, et son copain aussi, les deux adolescents arrivent dans le noir, calmes, déférents, Babu les salue, les petits lui répondent comme à un aîné, il leur demande leur âge, tu crois rêver, c'était ta question il y a quelques heures en arrière, lorsque tu discutais avec les Zombies et tu leur demandais quel âge avaient les plus jeunes, sans que personne puisse te répondre, ils ne sont pas très certains de leur âge ici, alors Babu trouve les informations pour toi maintenant, ça t'amuse beaucoup de réaliser que t'as un esprit comme assistant de recherche, Babu en profite pour leur rappeler que c'est important d'aller à l'école, ce qu'ils ne font pas toujours, sécher les cours est l'usage ici, Musatafa a donc quinze ans et son copain quatorze, il s'en vont, tu redonnes la cigarette à Babu qui apprécie le geste,

il te parle maintenant de la maison et de la chambre que Sele partage avec trois autres Zombies, te dit qu'il va falloir y suspendre un tissu tricolore avant que tu partes, blanc, rouge et noir, le tissu de l'*uganga*, il faudra aussi égorger deux poulets dont un qui sera cuisiné et que vous mangerez ensemble, il répète de pas oublier la bague qui devra être trempée dans le sang avant d'être mise au doigt, Babu prédit, « Sele *atatibu* », « Sele soignera », il est encore jeune mais il s'occupera de guérir ceux qui en ont besoin, Babu attend à chaque phrase ton consentement, que tu donnes bien sûr, il te dit de surtout pas abandonner Sele, tu répètes plusieurs fois « on est ensemble, ne t'en fais pas », il accepte et te demande si t'es bien fils unique, tu réponds que oui, mais tu comprends pas la question, il te rétorque que c'est plus vrai maintenant, t'es plus seul, Sele c'est plus que ton ami, c'est ton petit frère,



## Commentaire du récit

Il y a beaucoup de choses à dire à propos de cette histoire. Je ferai ici simplement quelques remarques. Tout d'abord des remarques spécifiques à propos de ce qu'implique la présence d'un esprit :

- L'arrivée de Babu change toute la configuration relationnelle. C'est important de noter que sa présence implique un changement du mode relationnel et des registres d'interaction. Nous sommes des êtres expressifs toujours en situation de se répondre les uns aux autres. La présence de Babu nous replace, Akil et moi (et les adolescents), et exige un autre type de relation. Il y a une théâtralité de la situation qui demande à chacun de s'ajuster. On est sans doute assez proche de ce disait François Roustang à propos de l'hypnose : on répond à un changement de comportement par un changement de comportement.
- Ensuite, lorsque Babu s'exprime, j'ai néanmoins en face de moi le corps de Sele. Babu me parle de Sele à la troisième personne, Sele qui, d'une certaine manière, et bien là devant moi, lui aussi. Bien que la voix de Babu se substitue à celle de Sele – je suis bel et bien en train de parler à Babu, pas à Sele – Sele n'a pas disparu ; c'est quand même lui, son corps, et pas celui d'un autre, qui est là devant moi et qui incarne Babu. Il est toujours là quelque part, comme lorsqu' Akil et lui se taquent et jouent leur jeu complice. Bien qu'il soit convenu que leur petit jeu a lieu entre Akil et Babu, c'est la complicité entre Akil et Sele qui apparaît ; c'est toute leur histoire qui transparait dans cette micro-interaction. Ou encore, c'est notre histoire à Sele et à moi qui est en jeu lorsque Babu trouve la réponse à ma question de l'après-midi sur l'âge des plus jeunes en appelant Mustafa et son copain. La question s'adressait à Sele, pas à Babu ; c'est intéressant de noter que ce soit Babu qui y réponde à la place de Sele alors que la préoccupation est celle de Sele avant tout : en répondant à mes questions et en m'aidant dans mes recherches, Sele (et non Babu) s'assure une subsistance : je l'aide, évidemment. La réciprocité de nos rapports implique cela : je lui achète à manger, je



l'aide à se construire un logement, je contribue à l'écolage de ses sept petits frères et sœurs, je paie parfois les frais médicaux de sa grand-mère malade. Mais dans pas longtemps, je vais partir et retourner en Suisse, le laissant derrière. L'anxiété est palpable : que deviendra-il après mon départ ? Tout cela est au cœur des enjeux de cette interaction où Babu cherche à s'assurer de mon amitié, voire ma fraternité, avec Sele. C'est la préoccupation de Babu en tant que c'est avant tout celle de Sele ; c'est parce que Sele est anxieux que Babu intervient.

- Il arrive que la question de savoir si c'est Babu ou Sele qui s'exprime soit indécidable, indéterminée, voire non pertinente. Parfois, cette question est absolument cruciale ; par exemple lors de certaines étapes de la cure : il faut établir avec certitude qui est là. À d'autres moments, on fait comme si c'était l'un ou l'autre, mais cela importe peu de décider. Il se trouve que dans cette ruelle, c'était Babu. On joue le jeu parce qu'on voit très bien que Babu est là, mais ce n'est pas toujours aussi clair. Cela ne rend pourtant pas le moment moins parlant ou important ; au contraire, cela lui donne même toute sa valeur, puisque c'est précisément grâce à cette indétermination que ce moment compte pour ce qu'il est, un accordage, un ajustement de nos rapports.
- Babu me parle de Sele comme de son petit-fils. Il me demande d'agir, de lui parler, de lui rendre compte de ce que nous nous sommes dits. On notera la structure ternaire ou triadique de la relation : Sele incarne Babu ; Babu me parle à moi ; et je relate ensuite notre discussion à Sele qui ne sait pas ce qui s'est passé entre Babu et moi. Si Sele veut répondre à Babu – ce qu'il fera – il me dit ce qu'il en pense, et c'est moi qui relaterai les paroles de Sele à Babu lors de sa prochaine apparition. Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de relation directe entre Sele et Babu, puisque les deux sujets ne peuvent être simultanément présents. L'un ne peut s'adresser à l'autre que par le biais d'une autre personne qui fait office de relais ou de médiateur. On notera que cela me confère un statut de rapporteur.
- Il est significatif que Babu, non seulement demande mon aide, mais demande que Sele et moi on se rapproche. C'est en partie ce que font les esprits : ils réparent, consolident



ou renforcent les relations entre humains ; ils les soignent (à d'autres moments, ils les abîment ou les détruisent). Babu demande une reconnaissance de la fragilité de Sele, et un engagement de ma part (sentant que mon départ approche). En m'attribuant le rôle de grand-frère, il m'attribue une autorité sur Sele tout en me conférant une responsabilité envers lui.

- Il est remarquable que Babu se prononce sur l'influence qu'a Simba sur Sele. Pour rappel, Simba est un autre esprit qui accompagne Sele depuis longtemps. Un esprit (Babu) a donc un avis à donner sur le comportement d'un autre esprit (Simba), alors que les deux ne peuvent pas être présents simultanément dans le corps de Sele.
- Lorsque je rends compte à Sele des instructions de Babu, Sele prend cela très au sérieux, mais ce n'est pas toujours le cas. Il peut bien sûr ignorer, contester ou mépriser les recommandations de ses esprits, non sans risque : il pourrait y avoir des conséquences s'il néglige ce que les esprits lui disent. Souvent, cette latitude de mouvement et d'interprétation permet à l'hôte de faire passer en douce ses propres revendications ou désirs.

#### Quelques remarques plus générales :

1. Une relation avec une personne, dans ce contexte, est toujours une relation avec ses esprits. Nouer et entretenir une relation avec Sele c'est nouer et entretenir une relation avec Babu, Simba, Nahodha, Maimouna et Mkunga.
2. Les esprits font intrinsèquement partie de la vie de tous les jours, de la vie domestique. Ils participent à la vie de famille, aux cercles d'amis, au voisinage. Les esprits sont présents dans les foyers, les rues, les arrière-cours, les chambres : ils habitent nos espaces ; l'enjeu consiste donc à co-habiter les uns avec les autres.
3. Il n'y a pas de script pour la vie sociale, même s'il y a des habitudes, des régularités, des routines et des manières de faire qui se répètent. La vie avec les esprits est expérimentale, improvisée, parce qu'on est foncièrement incertains de l'issue ou de la résolution de nos problèmes ; on ne peut pas s'assurer de l'aboutissement, du



dénouement. L'art de vivre avec les esprits est donc un art de vivre dans l'incertitude. Autrement dit, c'est un art de l'improvisation.

4. Les esprits exigent un soin et un engagement réciproque : leur présence implique une éthique de la relation, une éthique ordinaire. Plutôt que des solutions, on cherche à ajuster les relations, à trouver un accord dans la pratique. Mais la réalité c'est qu'on trouve rarement, et quand on s'accorde, ça ne dure pas bien longtemps. L'éthique ici consiste surtout à éprouver le fait qu'on est en désaccord, et donc à apprendre à patienter, à endurer, à accepter de vivre dans un monde disharmonieux.
5. Tout cela montre à la fois la fragilité et la solidité de nos liens, l'impermanence et la persistance de nos accords. Rien n'est donné d'avance ni garanti. Chercher l'accord, trouver une manière de cheminer ensemble, malgré tout, est un véritable travail, comme je le disais au début. C'est un travail au jour le jour, un travail domestique et un travail rituel : en un mot, un travail collectif qui demande notre attention.

→ Les Esprits :

- Sont incitatifs : ils nous font faire des choses, nous poussent à agir, nous exhortent, nous encouragent, nous provoquent.
- Sont révélateurs : ils nous révèlent la source de nos soucis et de nos difficultés tout en se révélant eux-mêmes à nous. En effet, nous ne sommes pas transparents à nous-mêmes, et les autres et le monde ne nous sont pas transparents non plus. Une certaine opacité de notre expérience de la réalité et de soi implique une certaine incertitude quant à ce que nous savons (sur les autres et nous-mêmes). Les esprits expriment, ou élucident, cette opacité en apprenant aux êtres humains quelque chose de leur propre condition qu'ils ignorent ou ne perçoivent pas.
  - o Mais bien sûr, parfois les esprits génèrent eux-mêmes une opacité en confondant les humains et en brouillant leur perception de ce qui est en jeu. Les esprits agissent aussi à l'encontre des humains.



- En même temps que les esprits nous révèlent quelque chose sur nous-mêmes, les humains se révèlent également eux-mêmes au travers de la voix des esprits. On le voit dans l'exemple : quelque chose de l'anxiété de Sele, de ses espoirs, de sa peur de l'avenir, de ses désirs, de son amour pour moi, se fait entendre par la voix de Babu. Dans une société où l'on n'adresse pas l'autre frontalement, directement, et où l'on évite d'exprimer certaines émotions publiquement, les esprits jouent sans doute un rôle de catalyseur ou de véhicule. Ils sont notamment ce par quoi quelqu'un exprime ses vœux, ses peurs, ses doléances, ses plaintes, ses revendications, etc.
- En regardant de près ce que font et disent les esprits, on apprend donc quelque chose à propos de ce que font et disent les humains.
- C'est parce que les esprits sont internes à nos formes de vie ; ils sont internes, immanents, au langage humain. L'idée même qu'ils viendraient d'ailleurs, ou qu'ils appartiendraient à un au-delà, disons à un monde surnaturel, est une idée qui nous est donnée dans notre langage. Sans ce langage, sans un concept par exemple d'au-delà, ou de monde surnaturel, nous n'en aurions tout simplement pas l'idée ; cette possibilité n'existerait pas pour nous ; cela n'enlève toutefois rien à la puissance de nos représentations métaphysiques.
- Les esprits nous invitent à penser ce qui fait de nous des humains, ce que c'est que d'être humain, et pas un esprit justement. Qu'est-ce que cela signifie pour Sele d'être qui il est, et pas quelqu'un d'autre ? Les esprits jouent un rôle dans la compréhension que nous avons de nous-mêmes comme n'étant pas quelqu'un d'autre. Sele travaille à distinguer les forces et les voix qui le composent, à leur donner une place et leur assigner un rôle. C'est ainsi qu'il peut, lui, Sele, cohabiter et vivre avec.
- Vivre avec les esprits, c'est apprendre à répondre, à improviser, à donner la réplique avec une certaine justesse – c'est affiner nos capacités à répondre à, mais aussi à répondre de. Sele disait : Nous ne sommes pas responsables de la présence des esprits et de ce qu'ils nous font faire, mais nous sommes responsables de la manière dont



nous leur répondons. Notre vulnérabilité au monde, nos fragilités, nous excusent. Nous sommes des êtres perméables, sans cesse sous influence, et n'avons pas toutes et tous les mêmes ressources pour faire face à ce qui nous traverse. Il est évident que des forces qui ne sont pas proprement les nôtres nous font faire ce que parfois nous ne voulons pas faire ; la question est alors : comment est-ce qu'on répond à cela ? Et là, chacune et chacun a une certaine responsabilité. Contrairement à ce qui a souvent été proféré à propos de ladite « possession », soit que les êtres possédés ne pouvaient être des agents responsables, j'affirme : c'est bien lorsque des esprits se manifestent que les humains sont confrontés à leurs responsabilités.

## Conclusion

Pour terminer, je voudrais souligner à quel point il importe, au contact des autres, d'interroger nos propres modèles, nos structures de compréhension, notre langage (nos manières de parler), notre attitude face aux autres et au monde. Pour le dire autrement, la rencontre avec l'autre est une merveilleuse occasion, si elle n'est pas ratée, de se regarder en face. Or, cela ne se fait pas tout seul, pour ainsi dire. Il y a bien quelque chose comme une disposition de soi, une posture, une attitude à cultiver pour que cela soit possible, et que la rencontre avec l'autre délivre toutes ses potentialités.

L'anthropologie, de mon point de vue, est avant tout un apprentissage, donc une éducation de soi. Les six leçons du terrain que j'avais retenues en 2016, lors de ma soutenance de thèse, étaient celles-ci. Pour faire de l'anthropologie, il faut :

1. Apprendre à éprouver
2. Apprendre à patienter
3. Apprendre à se laisser conduire
4. Apprendre à désapprendre



## 20 ANS D'ETHNOPSCHIATRIE (GENÈVE, 2 OCT. 2021)

MONDE VISIBLE, MONDE INVISIBLE : FRONTIERES, PASSAGES, CONNEXIONS  
Quand les représentations traditionnelles éclairent les représentations modernes de la Conscience.

5. Apprendre à faire confiance
6. Apprendre à écouter

J'imagine volontiers que ces leçons sont également celles de l'ethnopsychiatrie. En guise de conclusion, j'aimerais en ajouter quelques-unes sous forme d'injonctions, un peu à la manière des commandements du clown ou des exigences des *masheitani* :

- a. Sois attentif !
- b. Apprends à recevoir !
- c. Sois présent !
- d. Apprend à t'absenter !
- e. Imagine !
- f. Laisse-toi instruire !
- g. N'en fais pas trop !
- h. Fais-en assez !
- i. Tais-toi !
- j. Réponds !
- k. Débrouille-toi !
- l. Tout va bien.

